

Le dilemme moral de Lénine

Isaac Deutscher

Source: «*Arguments*», 3e année, n° 14, 2e trimestre 1959, pp. 44-46. Notes MIA.

C'était dans un esprit de relativisme historique que Lénine abordait les questions de morale. Mais ce serait une erreur de confondre cette attitude avec l'indifférence morale. Lénine était un homme de principes affirmés, et il agissait selon ses principes avec un extraordinaire don de soi et une intense passion morale.

C'est [Boukharine](#) qui fut le premier à remarquer que la philosophie léniniste du déterminisme historique avait ceci de commun avec la doctrine puritaine de la prédestination que, loin d'émousser le sens de la responsabilité morale personnelle, elle l'aiguïsait au contraire. Seule était morale l'action qui hâtait la fin de l'ordre bourgeois et l'établissement de la dictature du prolétariat ; car il croyait que seule cette dictature pouvait frayer la voie à une société sans classes et sans État.

Lénine était conscient de la contradiction inhérente à cette attitude. Il pensait résoudre le dilemme en mettant l'accent sur le fait que, à la différence des autres États, la dictature du prolétariat n'avait pas besoin d'appareil oppressif de gouvernement, n'avait nul besoin d'une bureaucratie privilégiée qui, comme toujours, « *est séparée du peuple, élevée au-dessus de lui et opposée à lui* ».

Dans *L'État et la Révolution*, il décrivait la dictature du prolétariat comme une sorte de para-État, un État sans armée et police constituées, un État constitué par le « *peuple en armes et non par une bureaucratie, un État se dissolvant progressivement dans la société jusqu'à son dépérissement.* »

C'est dans le conflit entre cette conception et les réalités de la Révolution russe, que fut la source de la seule grande et cruciale crise morale que Lénine ait jamais connue, la crise de la fin de sa vie. Il avait souvent fait face à de graves dilemmes, soumis ses vues au test de l'expérience, revu ses conceptions, fait marche arrière, reconnu des défaites et – le plus difficile de tout – reconnu des erreurs ; il avait connu des moments d'hésitation, d'angoisse et même d'effondrement nerveux. Il avait subi les plus sévères tensions nerveuses au moment d'affronter de vieux amis en ennemis politiques. Cependant, à aucun de ces tournants et de ces tourments politiques, il ne connut une expérience qui fut une véritable crise morale.

Au cours d'expériences telles que la dissolution de l'Assemblée constituante ^[1] ou la paix de Brest-Litovsk ^[2], il se fondait sur une maxime : « *Reculer pour mieux sauter* ». Il ne voyait rien de déshonorant

[1] La convocation d'une Assemblée Constituante était une vieille revendication du mouvement démocratique russe opposé au tsarisme. Après la Révolution de Février 1917, le Gouvernement provisoire décida de fixer les élections au 25 novembre. Elles eurent donc lieu après la victoire de la Révolution d'Octobre et sur base de listes électorales ne reflétant plus les nouveaux rapports de forces. En conséquence, les socialistes-révolutionnaires de droite et les mencheviques, minoritaires dans les soviets, obtinrent la majorité des sièges à l'Assemblée Constituante. Celle-ci inaugura ses travaux le 5 janvier 1918 et la majorité refusa d'adopter la « [Déclaration des droits du peuple travailleur et exploité](#) », proposée par le gouvernement soviétique, ainsi que la ratification des décrets [sur la terre](#) et [la paix](#), adoptés par le pouvoir des soviets. Par décret du Comité exécutif central pan-russe des soviets des députés ouvriers et paysans du 6 janvier 1918, l'Assemblée Constituante fut dissoute.

[2] Traité de paix signé le 3 mars 1918 dans la ville de Brest-Litovsk (aujourd'hui en Biélorussie) entre la Russie et les puissances de la Quadruple Alliance (Allemagne, Autriche-Hongrie, Bulgarie, Turquie), mettant fin à la participation russe à la Première guerre mondiale. Le traité de paix initial, négocié depuis décembre 1917, divisait profondément les bolcheviques entre les partisans d'une signature immédiate (Lénine) et ceux d'une « guerre révolutionnaire » (les « communistes de

dans la retraite révolutionnaire devant des forces ennemies supérieures, à condition que le révolutionnaire reconnaisse que la retraite est une retraite et ne la mystifie pas en un progrès.

Guidé par ce réalisme discipliné, Lénine s'engagea pendant cinq ans à l'édification de l'État soviétique. L'appareil administratif qu'il créait ne ressemblait guère au modèle idéal de *L'État et la Révolution*. Une puissante armée et une intimidante police se formaient. La nouvelle administration se réassimilait en grande partie à la vieille bureaucratie tsariste. Loin de s'édifier avec un « *peuple en armes* », le nouvel État, comme l'ancien, était « *séparé du peuple et s'édifiait au-dessus de lui* ». À la tête de l'État se tenait la vieille garde du parti, les saints du bolchevisme. Le système du parti unique prenait forme. Ce qui ne devait être qu'un para-État devenait en fait du super-État.

Lénine ne pouvait pas ne pas en avoir conscience. Cependant il eut pendant cinq années la conscience tranquille, sans doute parce qu'il sentait qu'il avait fallu subir l'irrésistible pression des circonstances.

La Russie révolutionnaire n'aurait pu survivre sans un État puissant et centralisé. Une armée sévèrement disciplinée et centralisée avait été nécessaire pour lutter contre les armées blanches et les interventions étrangères. La Tchéka, nouvelle police politique, était nécessaire, pensait-il, pour détruire la contre-révolution. Il était impossible de surmonter par la démocratie ouvrière les dévastations, le chaos et la désintégration sociale consécutives à la guerre civile. La classe ouvrière était elle-même dispersée, épuisée, apathique ou démoralisée. La nation ne pouvait se régénérer d'elle-même, par « en dessous » ; et Lénine considérait qu'il fallait une poigne puissante pour relever le corps social, à travers une ère de transition pénible dont on ne pouvait prévoir la durée. Cette conviction sembla lui apporter une inaltérable confiance en lui au cours de son action.

La crise de conscience

Soudain, sa confiance en lui-même s'effondre. L'édification du nouvel État était bien avancée et Lénine approchait du terme de sa vie active, lorsqu'il fut saisi de doutes aigus, d'appréhension et d'alarmes. Il se rendit compte qu'il était allé trop loin et que le nouvel appareil de pouvoir tournait en dérision ses propres principes. Il se sentit étranger à l'État qu'il avait créé.

Au congrès du parti d'avril 1922, le dernier congrès où il fut présent, il exprima de manière frappante ce sentiment. Il déclara qu'il avait souvent la folle sensation du conducteur qui n'est plus maître de sa machine. « *Des forces puissantes, dit-il, détournent l'État soviétique de sa propre route.* » Il lança d'abord cette remarque incidemment, comme entre parenthèses, mais il fut bientôt totalement empoigné par ce sentiment. Il était déjà malade et souffrait d'accès de paralysie, mais son esprit ne cessait de fonctionner avec une clarté sans défaut. Entre ses attaques, il lutta désespérément pour que la machine d'État reprenne la « bonne voie », et à chaque reprise, il échoua.

Il se demanda ce qui transformait la République des travailleurs en un État oppressif et bureaucratique. Il réexaminait sans cesse les facteurs bien connus de la révolution, la pauvreté, la ruine et l'arriération de la Russie, l'individualisme anarchique de la paysannerie, la faiblesse et la démoralisation de la classe ouvrière, etc.

Mais quelque chose d'autre maintenant le frappait avec une très grande force. Tandis qu'il considérait ses camarades et disciples, ces révolutionnaires devenus des gouvernants, leur conduite et leurs méthodes de gouvernement lui rappelaient de plus en plus les conduites et les méthodes de la vieille bureaucratie tsariste. Il évoquait ces exemples historiques où une nation vaincue de plus haute civilisation que ses vainqueurs, leur imposait son propre style de vie et sa propre culture, les vainquant spirituellement.

gauche », dont Boukharine). Trotsky suivit un moyen terme en déclarant le 10 février aux délégués allemands que la Russie ne signait pas la paix mais refusait de continuer la guerre et démobilisait son armée, espérant ainsi accélérer le mouvement révolutionnaire en Allemagne. Mais les Allemands ayant rapidement repris leur offensive, Lénine imposa de justesse son point de vue.

Quelque chose de semblable, conclut-il, peut arriver dans la lutte des classes : le Tsarisme vaincu imposait en fait ses standards et ses méthodes à son propre parti. Il lui était douloureux de l'admettre, mais il l'admit : le Tsarisme conquérait spirituellement les bolcheviques, parce que les bolcheviques étaient moins civilisés que l'avait été la bureaucratie tsariste elle-même. Ayant pris profondément et cruellement conscience de ce qui arrivait, Lénine avertit ses camarades et disciples avec une inquiétude accrue. Il évoqua de plus en plus souvent les « *dzierzhymordas* » de la vieille Russie, les gendarmes, les chefs de la vieille police, les oppresseurs des minorités nationales, etc. Ne se trouvaient-ils pas comme ressuscités, au sein du Politburo ?

C'est dans cette humeur qu'il écrivit son [testament](#), dans lequel il disait que Staline n'avait que trop rassemblé de pouvoirs dans ses mains, et que le parti ferait bien de lui retirer le secrétariat général. À cette époque, vers la fin de 1922, Staline préparait une nouvelle constitution qui privait les minorités nationales de plusieurs des droits qui leur avaient été garantis, et qui, dans un sens, rétablissait l'ancien centralisme de Moscou sur la Russie une et indivisible. À la même époque, Staline et [Dzerjinsky](#), le chef de la police politique, supprimaient brutalement les oppositions en Géorgie et en Ukraine.

Sur son lit de souffrances, tandis qu'il luttait contre la paralysie, Lénine décida de parler ouvertement et de dénoncer la « *dzierzhymorda* », le grand tyran brutal qui, au nom de la révolution et du socialisme, ressuscitait la vieille oppression. Mais Lénine ne s'absolvait pas lui-même de toute responsabilité ; il était maintenant la proie du remord, qui à la fois affaiblissait la flamme de vie qui lui restait et lui donnait la force pour accomplir un acte extraordinaire. Il décida, non seulement de dénoncer Staline et Dzerjinsky, mais aussi de confesser sa propre culpabilité.

Le 30 décembre 1922, trompant docteurs et infirmières, il commença à dicter des notes sur la politique soviétique concernant les petites nations, notes conçues comme message au prochain congrès du parti. « *Je suis, je crois, grandement coupable à l'égard des travailleurs de Russie* » : telles étaient ses premières paroles, paroles dont on pourrait rarement trouver l'équivalent chez un dirigeant, paroles que Staline censura par la suite et que la Russie ne put lire pour la première fois que trente-trois ans plus tard, après le vingtième Congrès ^[3].

Lénine se sentait grandement coupable parce que, disait-il, il n'avait pas agi assez tôt et avec assez de détermination contre Staline et Dzerjinsky, contre le chauvinisme grand-russien, contre la suppression des droits des petites nations, et contre la nouvelle oppression en Russie du faible par le fort. Il voyait maintenant, continuait-il, dans quel « *bourbier* » d'oppression le parti bolchevique s'était enfoncé : la Russie était à nouveau dirigée par la vieille administration tsariste sur laquelle les bolcheviques « *avaient seulement plaqué un vernis soviétique* » ; une fois de plus les minorités nationales « *étaient exposées à l'irruption de cet homme typiquement russe, le Grand Chauvin russe, qui est aussi bien un gredin et un oppresseur qu'il est le typique bureaucrate russe* ».

Ce message a été caché pendant 33 ans au peuple soviétique. Je pense que dans ces mots ; « *Je suis grandement coupable à l'égard des travailleurs russes* », dans la capacité de prononcer de tels mots, se trouve une part essentielle de la grandeur de Lénine.

[3] Il s'agit du XXe Congrès du Parti qui s'est tenu en février 1956, au cours duquel le Secrétaire général du PCUS Nikita Khrouchtchev donna la lecture du fameux « rapport secret » qui dénonçait le « culte de la personnalité » autour de Staline.